

Différencier le sens et la vérité, la condition laïque d'un enseignement du fait religieux.

Jean-Pierre CARLET
Hon. ÉSPÉ de Grenoble

Confondre la vérité et le sens ce serait s'exposer à deux défauts successifs et symétriques :

- D'une part, penser le réel (parfois désigné par l'expression « la Nature ») à l'image de l'homme, comme si celui-ci était l'auteur des choses existantes, pourvues par là de sentiments, de volontés et de préférences. Ainsi, peut-on constater que, dans l'histoire humaine, l'anthropomorphisme a été l'obstacle majeur au développement de la connaissance objective.
- D'autre part, penser les créations humaines, et notamment les textes, selon l'aune de la seule logique objective revient à rejeter la plupart de celles-ci, sinon toutes, du côté de l'erreur d'enfance, au mieux du côté d'un éventuel divertissement. Des énoncés religieux, par exemple « Dieu est un et trois » ou « Dieu écrit directement sa Parole pour les humains, mais en une langue particulière », seraient déclarés absurdes, renvoyés à la préhistoire de l'esprit positif, alors même qu'ils animent depuis longtemps des milliards d'êtres humains supposés intelligents. Or, les créations humaines trouvent certainement leur point de départ et leur modèle dans la faculté universelle de rêver dont l'œuvre de Freud a montré que le non-sens apparent, c'est-à-dire la non-conformité aux exigences objectives, était porteur d'une vérité subjective essentielle.

Si vérité et sens étaient d'abord une seule et même chose, alors il faudrait penser tous les énoncés humains en termes de hiérarchie : supérieur/inférieur/égal. Un professeur de l'École Publique se croirait tenu de manifester sa préférence pour l'esprit positif – choix suggéré par l'exigence ambiante de sérieux qui est vraisemblablement l'une des sources de l'acceptation, étonnante au sein de l'École, du vertigineux déclin contemporain de l'étude des lettres, des arts et de la culture. En ce cadre de pensée, il va de soi que la perspective d'un « enseignement du fait religieux » fait problème – et indéfinies polémiques !

Cependant, en raisonnant ainsi ne défend-on pas une vision étriquée de la réalité humaine ainsi que de la rationalité. C'était l'argument de Freud à l'issue de sa

recension des études consacrées au rêve, selon la bipolarité valorisation antique et populaire/dévalorisation scientifique et contemporaine : admettre, contre l'expérience parfois inquiétante et souvent persistante de chacun, que les rêves n'ont pas de sens n'est-ce pas consentir à une conception étonnamment lacunaire du pouvoir de la raison, n'est-ce pas aussi supposer que la réalité humaine subit des éclipses ? (Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, Presses Universitaires de France, 1967, chapitre 1^{er}).

Il semble que l'enjeu d'une rationalité étendue, parmi d'autres apports fondamentaux, donne à l'œuvre de Spinoza toute sa vigueur et son actualité : contre la notion spontanée et naïve de ce que l'on pourrait appeler des « degrés de raison », Spinoza paraît soutenir des plans et des modes différents de rationalité, chacun ayant sa norme constitutive et sa hiérarchie propre. Conséquence pour le professeur et pour la Cité : s'il est irrationnel de croire que la constitution du corps ou de l'esprit humains puisse déterminer les mécanismes efficients de la Nature, il est non moins irrationnel d'affirmer que la logique visant l'exactitude objective peut rendre compte de la manière dont les hommes se représentent l'existence à un moment donné de leur histoire sociale, de leur langue, de leurs préjugés. Rien n'est « aberrant », tout obéit une raison intelligible ; aucune parole ne doit être exclue, tout discours mérite considération rationnelle. Si l'acception commune de la notion de « vérité » renvoie au rapport des signes humains à la constitution des choses naturelles, il semble bien que la notion de « sens » soit capable, distinctement, de rendre compte du rapport des signes aux buts humains, que ceux-ci – psychiques, spirituels ou simplement politiques – soient conscients ou inconscients.

Un tel travail de différenciation conceptuelle nous semble constituer une condition pour la perspective de l'enseignement laïque du fait religieux et, plus généralement, pour un enseignement laïque, résolu parce que confiant dans le pouvoir de la raison.

Deux extraits de l'œuvre magistrale de Spinoza – le premier est très célèbre – peuvent, croyons-nous, servir de guides à l'enseignement républicain.

1– *Une idée vraie portant sur la Nature ne peut être formée que lorsque l'on se déprend du finalisme anthropomorphique immédiat qui projette sur le monde naturel des significations seulement humaines, trop humaines.*

Tous ceux [les préjugés] que j'entreprends de signaler ici dépendent d'ailleurs d'un seul, consistant en ce que les hommes supposent communément que toutes les choses de la nature agissent, comme eux-mêmes, en vue d'une fin [...]

Mais, tandis qu'ils [les hommes] cherchaient à montrer que la Nature ne fait rien en vain (c'est-à-dire rien qui ne soit pour l'usage des hommes), ils semblent n'avoir montré rien d'autre sinon que la Nature et les Dieux sont

atteints du même délire que les hommes. Considérez, je vous le demande, où les choses en sont enfin venues ! Parmi tant de choses utiles offertes par la Nature, ils n'ont pu manquer de trouver bon nombre de choses nuisibles, telles les tempêtes, les tremblements de terre, les maladies, etc., et ils ont admis que de telles rencontres avaient pour origine la colère de Dieu excitée par les offenses des hommes envers lui ou par les péchés commis dans son culte ; et, en dépit des protestations de l'expérience quotidienne, montrant par des exemples sans nombre que les rencontres utiles et les nuisibles échoient sans distinction aux pieux et aux impies, ils n'ont pas pour cela renoncé à ce préjugé invétéré. Ils ont trouvé plus expédient de mettre ce fait au nombre de choses inconnues dont ils ignoraient l'usage, et de demeurer dans l'état actuel et natif d'ignorance, que de renverser tout cet échafaudage et d'en inventer un autre. Ils ont donc admis comme certain que les jugements de Dieu passent de bien loin la compréhension des hommes : cette seule cause certes eût pu faire que le genre humain fût à jamais ignorant de la vérité, si la mathématique, occupée non des fins, mais seulement des essences et des propriétés des figures, n'avait fait luire devant les hommes une autre norme de vérité ; outre la mathématique, on peut assigner d'autres causes encore (qu'il est superflu d'énumérer ici) par lesquelles il a pu arriver que les hommes aperçussent ces préjugés communs, et fussent conduits à la connaissance vraie des choses.

Spinoza, *Éthique*, livre I, appendice, trad. Charles Appuhn, GF Flammarion, p. 61-63.

2– Un texte religieux – ici l'Ancien Testament – peut contredire la raison objective sans pour autant être dépourvu de sens et de portée sur les actions humaines : il convient de ne pas réduire la notion de « sens » à celle de « vérité » si l'on veut se rendre capable d'entendre la spécificité des significations humaines – c'est aussi bien la leçon de l'ethnologie ou de la psychanalyse.

J'appelle ici [*l'interprétation des livres de l'Écriture*] une énonciation claire ou obscure suivant que le sens est facilement ou difficilement perçu par la Raison en s'aidant du contexte ; car nous nous occupons ici du sens des textes et non de leur vérité. Il faut même avant tout prendre garde, quand nous cherchons le sens de l'Écriture, à ne pas avoir l'esprit préoccupé de raisonnements fondés sur les principes de la connaissance naturelle (pour ne rien dire des préjugés) ; afin de ne pas confondre le sens d'un discours avec la vérité des choses, il faudra s'attacher à trouver le sens en s'appuyant uniquement sur l'usage de la langue ou sur des raisonnements ayant leur seul fondement dans l'Écriture. Je vais illustrer ces distinctions par un exemple pour les faire plus clairement connaître. Ces paroles de Moïse comme *Dieu est un feu*, ou *Dieu est jaloux*, sont les

plus claires du monde aussi longtemps qu'on a égard à la seule signification des mots ; je les range parmi les énonciations claires, bien qu'à l'égard de la Raison et de la Vérité, elles soient très obscures. Quand bien même le sens littéral est en contradiction avec la Lumière naturelle, s'il ne s'oppose pas nettement aux principes et aux données fondamentales tirées de l'Histoire critique de l'Écriture, il faut le maintenir ; au contraire, si ces paroles se trouvaient par leur interprétation littérale contredire aux principes tirés de l'Écriture, encore bien qu'elles s'accordassent le mieux du monde avec la Raison, il faudrait admettre une autre interprétation (je veux dire une interprétation métaphorique). Pour savoir donc si Moïse a cru véritablement que Dieu était un feu ou s'il ne l'a pas cru, il ne faudra pas tirer de conclusion de ce que cette opinion s'accorde avec la Raison ou lui contredit, mais seulement des autres paroles de Moïse. Puis donc que Moïse, en beaucoup d'endroits, enseigne très clairement que Dieu n'a aucune ressemblance avec les choses visibles qui sont dans les cieux, sur la terre ou dans l'eau, nous devons conclure que cette parole en particulier ou toutes celles du même genre devront être entendues comme des métaphores. [...] Mais comme le mot *feu* se prend aussi pour colère et jalousie (voir Job, ch. XXXI, v. 12), il est facile de concilier entre elles les phrases de Moïse, et nous arrivons légitimement à cette conclusion que ces propositions *Dieu est un feu*, *Dieu est jaloux*, ne sont qu'une seule et même énonciation. Poursuivons : Moïse enseigne clairement que Dieu est jaloux et n'enseigne nulle part que Dieu est sans passions ou exempt d'affections passives de l'âme ; nous en concluons que Moïse a cru en Dieu de la jalousie, ou qu'au moins il a voulu l'enseigner, bien que cela soit contraire à la Raison. Nous ne devons pas en effet, nous l'avons déjà montré, accommoder de force aux injonctions de notre Raison et à nos opinions préconçues la pensée de l'Écriture ; toute connaissance des Livres Bibliques doit être tirée de ces Livres seuls.

Spinoza, *Traité théologico-politique*, chapitre VII, trad. Charles Appuhn, GF Flammarion, p. 140-141.